Cendrillon

Numéro d'inventaire : 2016.106.10.1
Auteur(s) : Charles Perrault
Henri Lemarchand
Jacqueline Guyot
Type de document : livre
Éditeur : Éditions Symphonie
Imprimeur : Imprimerie Beuchet et Vanden
Collection : Collection Pacific junior. Album - disque vert ; PJ 1710
Inscriptions :
• lieu d'édition inscrit : Paris
• lieu d'impression inscrit : Brugge - Nantes - Paris
• logo : locomotive et notes de musique
• inscription : première de couverture : Chapron F.
Matériau(x) et technique(s) : carton
Description : Livre agrafé.
Mesures : hauteur : 19,6 cm ; largeur : 19,3 cm (livre fermé)
Mots-clés : Littérature de jeunesse (y compris les contes et légendes), publicité relative à la littérature de jeunesse
Élément parent : 2016.106.10
Autres descriptions : Langue : français
Nombre de pages : non paginé
Commentaire pagination : 12 p.
ill. en coul.
couv. ill. en coul.

Chapron F.
CENDRILLON
33 T 1/3
microsillon
Disque
VERT
PJ 1710
UN ALBUM
PACIFIC
Junior

CENDRILLON

Texte de : Henry LEMARCHAND
d'après le conte de Perrault

Illustrations de : Jacqueline GUYOT

JEAN CHEVRIER : Oncle Jean

avec

Françoise FECHTER — Pierre LECOQ
Christine SEVRES — André NAVEAU

Musique et Chansons : Armand COUDERT, Henry LEMARCHAND
Arrangements musicaux : Lucien MARQUIS
Réalisation : André CLERGEAT

CENDRILLON

Cendrillon !
C'est le nom que mes sœurs
Me donnent à la maison...
Cendrillon !
Je suis, pour mon malheur,
Une pauvre souillon...
Mes sœurs ont des habits coquets,
Des robes en fine dentelle.
Moi, je frotte cuivres, parquets,
Je fais les lits et la vaisselle.
Cendrillon
Ne porte que haillons
Quelle que soit la saison.

Cendrillon !
J'ai l'air triste, souvent,
Malgré mes cheveux blonds.
Cendrillon !
J'entends chanter le vent ;
C'est ma seule chanson.
Je couche là-haut, sous le toit,
Dans une bien sombre mansarde,
Avec un lit tout de guingois
Et recouvert de vieilles hardes...
Cendrillon
Ne porte que haillons
Quelle que soit la saison.

Si l'on m'a donné ce surnom,
Si l'on m'appelle Cendrillon
C'est que, de janvier à décembre,
Au coin du feu, tout près des cendres,
Je vais parfois me reposer
Et réchauffer mon cœur blessé...

LA FEE. — Va ouvrir, Cendrillon, se sont tes sœurs qui rentrent. Moi je me sauve... En souvenir de ce bal, je te laisse la deuxième pantoufle de vair.

ONCLE JEAN. — Et la fée disparut. Cendrillon cacha la pantoufle dans son tablier et, en se frottant les yeux, comme si elle venait de se réveiller, ouvrit la porte à Berthe et à Claudie.

CENDRILLON. — Vous avez mis bien du temps à revenir !...

BERTHE. — Le bal était tellement réussi... Je t'assure que tu ne te serais pas ennuyée.

CLAUDIE. — Nous y avons rencontré une princesse inconnue, la plus belle qu'on puisse voir.

BERTHE. — Et non seulement elle était belle et noble, mais elle était aussi très aimable. Elle nous a souri à plusieurs reprises.

CLAUDIE. — Elle est partie en grande hâte, juste avant minuit. Le fils du Roi en était bien peiné.

BERTHE. — Il a dit qu'il donnerait mille écus d'or à celui qui la retrouverait.

CLAUDIE. — En partant elle a perdu une de ses jolies pantoufles ornées de pierreries. Le fils du Roi l'a conservée. Il semble très amoureux de cette princesse.

ONCLE JEAN. — Les deux sœurs disaient vrai. A quelques jours de là, le fils du Roi fit annoncer à son de trompe qu'il épouserait celle dont le pied aurait juste la taille de la pantoufle. Il convia donc au château toutes les jeunes princesses qui avaient assisté au bal. Toutes essayèrent la pantoufle, mais en vain. Aucune n'avait le pied assez petit. Désolé, le fils du Roi décida de la faire essayer par toutes les jeunes filles du pays. Son écuyer partit donc et frappa à toutes les portes du royaume. Le jour où il se présenta chez les parents de Cendrillon, Berthe et Claudie s'efforcèrent longuement de faire entrer leur pied dans la jolie pantoufle... sans succès. Cendrillon qui les regardait, leur dit en riant :

CENDRILLON. — Et si je l'essayais, cette pantoufle ? Je crois qu'elle m'irait très bien.

ONCLE JEAN. — Ses sœurs se mirent à rire. Mais le gentilhomme qui avait ordre de l'essayer à toutes les jeunes filles sans exception, fit asseoir Cendrillon, approcha la pantoufle de son petit pied, et vit qu'il y entrait sans la moindre peine.

» L'étonnement de Berthe et de Claudie fut plus grand encore quand Cendrillon tira de la poche de son tablier l'autre pantoufle. Et, pour mettre un comble à la stupéfaction générale, la fée entra dans la pièce et, d'un coup de sa baguette magique sur les vêtements de Cendrillon, les fit devenir encore plus merveilleux que ceux qu'elle avait portés au bal.

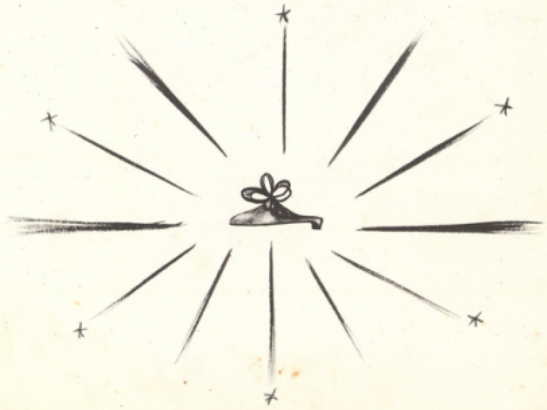
CLAUDIE. — Cendrillon ! Mais alors !... C'est toi qui étais au bal ? C'est toi la princesse inconnue ?...

BERTHE. — Mais oui !... Je la reconnais maintenant.

ONCLE JEAN. — Et, se jettant à ses pieds, elles lui demandèrent pardon.

CENDRILLON. — Sœurs, mes sœurs, je vous pardonne de bon cœur. Mes chagrins sont finis. Je veux tout oublier. Levez-vous et venez m'embrasser. Je suis heureuse car je vais épouser le fils du Roi qui m'aime autant que je l'aime.

Mon prince, aux yeux si doux,
Est-ce un péché de l'aimer
Comme je l'aime ?
Mon prince, aux yeux si doux,
En un instant sut charmer
Mon cœur lui-même.
Qui m'aurait dit que, dans ce cœur,
Pourrait fleurir tant de bonheur ?

Mon prince, aux yeux si doux,
J'aime son air noble et grand
Et son sourire...
Mon prince, aux yeux si doux,
J'aime les mots caressants
Qu'il sait me dire.
O bonne fée, cent fois merci,
Car, cet amour, je te le dois aussi !

ONCLE JEAN. — Cendrillon épousa son prince. Elle fut heureuse, longtemps, longtemps... Et ils eurent beaucoup d'enfants.